samedi 24 août 2013 (p.12)



**L’enfant, l’égoïsme et le conformisme**

Lucia Sillig

**Anthropologie  
Une étude indique que les tout petits enfants de toutes les cultures sont plus partageurs que leurs aînés.  
Après 8 ans, leurs attitudes divergent et se rapprochent de celles des adultes de leur société**

C’est à moi! A moi! A moi! Le sens aigu de la propriété privée manifesté par certains tout jeunes enfants fait pâlir le mythe du bon sauvage. Ces démonstrations n’aident pas à croire que le partage et l’altruisme sont des caractéristiques innées et universelles de l’humanité. Pourtant, une étude publiée cette semaine dans la revue américaine Proceedings of the National Academy of Sciences (PNAS) indique que, dans certaines situations, les tout-petits sont plus partageurs que leurs aînés. Et cela qu’ils appartiennent à un groupe de chasseurs-cueilleurs nomades ou d’urbains sédentaires. C’est plus tard que l’attitude des enfants de différentes origines commence à diverger pour épouser les normes de leur propre société.

L’étude a été menée dans six populations différentes: des chasseurs-cueilleurs nomades du bassin du Congo, des éleveurs-agriculteurs semi-nomades de Namibie, des horticulteurs sur brûlis d’Amazonie, des chasseurs-cueilleurs sédentarisés d’Australie, des horticulteurs-pêcheurs des îles Fidji et des urbains des Etats-Unis. Deux jeux ont été proposés aux adultes de ces groupes, ainsi qu’à des enfants de 3 à 14 ans. «Nous avons utilisé de petites choses à manger, des biscuits ou des bonbons», explique un des auteurs de l’étude, Bailey House, anthropologue à l’Université de Californie, à Los Angeles. Dans le premier jeu, le participant avait le choix entre deux options: un pour lui et un pour l’enfant en face de lui (qu’il connaissait), ou un pour lui et rien pour l’autre. «Dans ce cadre, la coopération ne lui coûtait rien», souligne le chercheur. Dans le second jeu, en revanche, le cobaye avait le choix entre: un pour lui, un pour l’autre, ou deux pour lui et rien pour l’autre.

Quand cela ne leur coûte rien, les enfants de toutes les sociétés se comportent de la même manière et ont tendance à devenir de plus en plus «généreux» avec l’âge. Mais les choses changent lorsque le partage implique un sacrifice de leur part, une situation qui, relève l’anthropologue, correspond plus à celles de la vie quotidienne. «C’est dans ce cadre que l’on voit émerger fortement la différence entre les sociétés», ajoute-t-il.

Mais pas tout de suite. L’attitude des enfants de toutes les origines est d’abord similaire. Plus partageurs à 3 ans, ils le sont de moins en moins au fur et à mesure qu’ils vieillissent. Jusqu’à atteindre un maximum «d’égoïsme» autour de 8 ans. C’est ensuite que l’attitude des enfants des différentes populations se met à diverger et à tendre toujours davantage vers le comportement que l’on retrouve chez les adultes de leur groupe. Ainsi, les jeunes Américains et Centrafricains redeviennent beau­coup plus partageurs. Tandis que les Fidjiens continuent à se montrer aussi peu coopératifs.

«Cette étude est très novatrice et intéressante», commente Charles Efferson, biologiste des populations au Département d’économie de l’Université de Zurich. Pourtant, ses conclusions contredisent celles de travaux antérieurs menés en Suisse par un de ses collègues, l’économiste Ernst Fehr, également à Zurich. Ceux-ci suggéraient au contraire que les enfants devenaient plus généreux avec l’âge. Ou, plus précisément: qu’ils développaient entre 3 et 8 ans une adversité pour l’inégalité. Une autre recherche réalisée aux Etats-Unis va dans le même sens.

«On ne peut pas vraiment comparer, estime Charles Efferson. Les expériences n’étaient pas exactement les mêmes.» Aussi bien le biologiste que l’anthropologue font valoir qu’il y a trop peu d’études dans ce domaine pour pouvoir dégager une tendance générale claire. Mais c’est justement la raison pour laquelle toutes les nouvelles données empiriques sont précieuses, ajoute Charles Efferson.

Bailey House s’interroge, lui, sur ce qui se passe chez les enfants au moment où l’attitude des différents groupes diverge: «Est-ce lié à leur développement cérébral ou à leur assimilation culturelle? Peut-être est-ce aussi dû à un changement d’environnement. Ils passent les premières années de leur vie en grande partie à la maison. C’est ensuite, quand ils sont confrontés au monde extérieur, qu’ils doivent commencer à bien se tenir, c’est-à-dire à suivre les normes sociales.»

Pour le chercheur, ces résultats montrent surtout l’importance d’étu­dier différentes populations. En effet, pendant longtemps, les économistes sont partis du principe que les gens répondaient de la même manière aux incitations matérielles dans toutes les cultures, raconte Charles Efferson. Jusqu’à ce que des travaux, menés à la fin des années 1990 par l’un des auteurs de l’étude de PNAS, mettent en évidence le gouffre qu’il peut y avoir entre différents groupes. «En Papouasie-Nouvelle-Guinée, certaines populations pratiquaient les jeux qui leur étaient proposés d’une manière qu’on n’avait jamais observée auparavant, extrêmement altruiste: ils donnaient pratiquement tout ce qu’ils avaient, explique le biologiste. Il s’avère que, dans leur société, le don est compétitif, c’est une manière d’établir votre prestige social.»

«Le niveau de coopération dépend aussi de la tâche qui est présentée, souligne Bailey House. Le résultat de nos expériences ne veut pas dire que les Américains sont plus gentils que les Fidjiens. Ces derniers s’entraident par exemple pour construire leurs maisons, ce que nous ne faisons pas aux Etats-Unis.»

On pense que la démographie d’un groupe, sa religion ou encore son type d’économie peuvent avoir une influence sur sa tradition de coopération. Les populations nombreuses et urbaines, comme celles des sociétés occidentales, ont notamment dû pour fonctionner développer une habitude de coopérer régulièrement avec des inconnus. «Vous allez au magasin et vous donnez de l’argent à quelqu’un que vous n’avez jamais vu auparavant, c’est complètement différent que de collaborer avec quelqu’un de votre village», poursuit l’anthropologue. «L’étude réalisée à la fin des années 1990 a mis en évidence le rôle de l’intégration au marché: plus les individus sont autosuffisants, moins ils auront tendance à être altruistes, plus la part de biens qu’ils doivent se procurer est acquise par transaction, plus ils le seront», ajoute Charles Efferson.

Ce qui nous ramène à l’origine de ces comportements. «Il y a tout une controverse sur l’évolution de l’altruisme», explique le biologiste. La plupart des spécialistes estiment que les liens de parenté et de réciprocité unissant les individus des petits groupes au sein desquels Homo sapiens a vécu au cours de la plus grande partie de son évolution ont très probablement été centraux. Le désaccord porte sur l’importance du rôle de la culture. Quant au noyau dur des théoriciens de l’économie, il reste convaincu que, sous toutes les latitudes, l’homme n’est motivé que par son propre intérêt, commente Charles Efferson.